

1

Des véhicules sont garés des deux côtés de la rue de Charenton, quelques passants se mettent à l'abri de la pluie incessante.

– Quelle heure t'as? s'inquiète Serge en équilibre sur une Motobécane 125.

– Une heure et quart, répond Fabien sans consulter sa montre.

Vêtu d'un blouson de cuir noir, un casque des années trente sur la tête, Serge reste bouche bée. Il sait que ce gars est capable de tout, mais sa notion du temps à la seconde près le sidère. Fabien le dévisage. Ce n'est que maintenant qu'il le réalise, mais ce mec, à trente piges, n'a pas inventé l'eau tiède.

– Chez le concierge, derrière toi : la fenêtre est grande ouverte.

– Il doit avoir froid, s'empresse de répondre Serge cherchant à estomper l'impression qu'a pu créer son air idiot.

– Mais non! rétorque Fabien, c'est là que je consulte l'heure, la pendule est plus grosse que ta tête de con.

Jacques Eisenbarth

Il a enfilé un imperméable mastic qui lui descend juste au-dessous des genoux, ne laissant voir qu'un jean et une paire de bottines poussiéreuses.

– J'ai pas maquillé les plaques, pâlit soudain Serge.

Ses petits yeux marrons aux sourcils hirsutes se plantent dans ceux de Fabien. Il sent bien que sa taille et ses larges épaules mettent mal à l'aise son pilote occasionnel. À vingt-sept ans, Fabien est presque imberbe. Un menton bien dessiné, des pommettes hautes entourent un nez droit. Sa chevelure blonde, assez épaisse, lui donne un air un peu canaille, ou d'ange écorché, c'est selon. En cet instant, son regard fixe ne trahit aucune émotion. Difficile d'imaginer la tempête intérieure qui l'agite en réalité : quel con je fais ! J'aurais du prendre Gérard.

La veille, lundi, lorsque ce dernier lui a ouvert la porte, il pensait pourtant lui proposer l'affaire.

Après l'avoir fait entrer dans la petite chambre du sixième étage, Gérard bloque la porte avec une chaise. Fabien s'en étonne.

Qu'est-ce que tu fous ? Tu as fait un combat de trop ou quoi ?

– Non, c'est juste par précaution, pour dissuader les curieux.

Les murs de la pièce sont gris, le peu de papier qui reste aux murs se décolle, une forte odeur de moisi se fait sentir.

– Et quand t'es pas là, qui met la chaise ? En plus, avec le fumet qui se dégage, le pipelet va sûrement appeler les pompiers...

À coups de crosse

– Ça risque pas, rigole Gérard. Tu connais pas mes amis ?

Gérard s'approche du lit, se penche et de son bras droit, fouille en dessous pour en tirer une valise abîmée. Une fois celle-ci ouverte, Fabien n'est pas étonné d'y voir quatre calibres. Il remarque alors le regard émerveillé et malsain de Gérard.

– On en prend combien ?

Fabien répond instinctivement :

– J'ai besoin que tu m'en prêtes un, c'est tout.

Les yeux du boxeur se voilent tandis qu'il s'assied sur le parquet, la valise entre les jambes. Fabien s'installe à son tour, face à lui, sur le lit qui craque sous son poids. Parcourant machinalement des yeux les lieux qu'il connaît pourtant déjà, il s'exclame :

– Y a pas de chauffage ici : c'est pour ça que ça sent le moisi chez toi !

– C'est pas chez moi, lui rappelle Gérard, je m'en sers pour mettre mes fringues et prendre une douche après l'entraînement. Ma salle est à cent mètres. Tu trouves que c'est pas une bonne planque pour le matos ?

– Si, admet Fabien, sauf si un mec passe par là. Un coup de pompe et la porte vole en éclats... Tu sais, c'est pas une grosse affaire, juste un biffeton en passant. Je suis invité, je préfère qu'on risque un calibre que notre liberté.

– Dans ce cas là, il faut que tu prennes Mario et Daniel, s'il te faut une arme, c'est que c'est pas si simple.

– Si, juste un arrachage : je veux prendre mes précautions, voilà tout.

Jacques Eisenbarth

Maintenant que l'abcès est crevé, Fabien sourit de constater le soulagement de Gérard. Ce dernier lui rend son sourire, découvrant sa dentition massive. Fabien le dévisage : c'est pourtant vrai qu'il est jeune... Il fait plus âgé, peut-être à cause de son nez un peu de travers. Encore faut-il affronter son regard pour s'en rendre compte.

Serge, fébrile, le tire brutalement de sa rêverie.

– Comment on pratique ? Tu veux qu'on remette à plus tard ?

Observant son casque, ses lunettes d'aviateur, Fabien plisse les yeux.

– Tu te contentes de m'attendre, répond-il sèchement.

Le 11.43 qui ne l'avait pas gêné jusqu'ici, lui rentre à présent douloureusement dans l'aine. Par-dessus l'imper, il déplace discrètement l'arme, reprend.

– Où j'en étais ? Ah oui. Toi, tu m'attends où tu veux, du moment que rien ne t'échappe. La banque, on la voit presque d'ici. Je ne sais pas où je vais le stopper. Tu piges ?

Serge hoche la tête. Sa bouche violacée, le contour de ses lèvres mal rasé font penser à un homme sur le point de tomber.

Fabien attend qu'une voiture passe pour gagner le trottoir opposé. Tout en se hâtant, il enfile un bonnet assorti à son imper, le descend jusqu'aux sourcils. Le moment venu, il le rabattra complètement, deux trous lui permettant alors de voir sans être reconnu. Une grosse goutte tombant du toit de l'immeuble où se trouve le tabac PMU qui l'intéresse s'écrase dans son cou. Il frissonne, satisfait cependant : la

À coups de crosse

pluie justifiera sa tête enfoncée dans le col de son manteau. L'affaire, c'est un ami de Serge qui l'a dégottée. Maintenant, c'est pile ou face, se dit-il, à l'affût du meilleur endroit où mener son opération discrètement. Il réfléchit : le proprio, soit il décarre de cette porte attenante au bar où il possède un appartement, soit il sort du tabac pour aller porter la recette du week-end. La banque se trouve à une centaine de pas, sur le trottoir où l'attend Serge.

Que je me trouve devant ou derrière, ça va pas changer grand-chose, conclut Fabien.

Il remarque alors une camionnette garée à une quinzaine de mètres, juste devant un immeuble en restauration. Sur l'échafaudage, on aperçoit deux maçons en train d'enduire la façade. Peu probable qu'ils s'occupent de ce qui se passe en dessous. Sa décision est prise : à moins que ce con reste sur le trottoir de gauche, c'est l'endroit idéal pour son guet-apens.

Sans se presser, il revient vers son point de départ. À quelques pas, il aperçoit la roue avant de la moto, croit voir le haut du casque du pilote entre deux voitures. Fabien n'insiste pas, se met à l'abri sous l'échafaudage, rassuré par les bruits alentour. La porte du tabac s'ouvrant accélère soudain le battement de son cœur, mais l'homme qui en sort ne correspond pas à sa cible, ses mains sont vides. La pluie se met à tomber franchement. Fabien regarde sa montre : treize heures trente-cinq. Déjà cinq minutes de retard, soupire-t-il. Avec cette flotte, ça peut durer une heure.

Aux aguets, il ouvre son imper, le dégrafe seulement d'un bouton afin de saisir son automatique à la crosse toute

Jacques Eisenbarth

chaude. Une fourgonnette de police passe, sans détourner son attention de la porte, pas plus que la pétarade d'une moto qui s'éloigne. Il voit encore la porte embuée s'ouvrir, une grosse main la maintient, elle se referme doucement, semble hésiter à laisser le passage à un homme de forte corpulence. Une fraction de seconde, les sens de Fabien sont en panique, il souhaiterait presque que sa cible reste sur le trottoir de gauche. L'autre avance dans sa direction d'un pas tranquille, sa veste ouverte laisse entrevoir une grosse chemise à carreaux rouges et blancs, il ne semble pas dérangé par la pluie.

– Il fait pas loin de deux mètres cet enculé! siffle Fabien entre ses dents.

Le patron du tabac tient bien une sacoche, son attitude décontractée prouve qu'il ne craint personne. En haut de son corps massif domine un visage barré d'une imposante moustache noire. Ses cheveux clairsemés, aplatis vers l'arrière du crâne, lui donnent l'air farouche. Il sourit pourtant en traversant, semblant reconnaître en Fabien un client. Très surpris, ce dernier ne pense même pas à descendre son bonnet sur son visage. Un instant, l'idée de plomber ce type lui traverse l'esprit, il la rejette aussitôt. Le buraliste est désormais à un mètre cinquante de lui, il pourrait presque sentir son haleine.

Réalisant finalement qu'il ne le connaît pas, le commerçant esquisse un pas à gauche de Fabien. Ce dernier lui assène alors un violent coup avec le canon du pistolet,

À coups de crosse

un peu au-dessus de la tempe. De l'autre main, il tente de lui saisir la gorge, sans perdre de vue la sacoche que le gros plaque instinctivement contre son ventre. Du sang coule le long de sa joue pour aller s'infiltrer dans sa grosse moustache. Fabien sent quelques gouttes l'atteignant juste en dessous de l'œil et au coin de la lèvre. Il grimace, estime rapidement que seul contre cette masse, il est un peu juste. Il tente un balayage, mais de sa jambe gauche il ne parvient qu'à se déséquilibrer. Le deuxième coup avec son 11.43, c'est sur la face sanguinolente qu'il l'applique. La douleur fait crier le patron du tabac, qui essaie néanmoins de mordre son agresseur au visage. Des voix se font entendre. Jouant le tout pour le tout, Fabien pousse de toutes ses forces sa victime contre la palissade, qui cède.

– Mon dos! hurle le gros, sans pour autant lâcher son fric.

Étalé, les jambes battant le vide, il crie à l'assassin.

– T'as raison, rugit Fabien qui lui pointe le calibre à dix centimètres du nez.

Docilement, la main potelée et pleine de poils s'ouvre, laissant Fabien s'emparer de la sacoche qui glisse sur le côté de la chemise, maintenant maculée de sang.

– Qu'est-ce qui se passe? demande soudain une voix à l'accent portugais.

Cette fois, le jeune homme pense à cacher son visage, puis relève le chien de l'automatique, bien décidé à ne pas se laisser encore emmerder. Pour solde de tout compte, il envoie un méchant coup de pied au gros corps qui s'agite en râlant.

– Les enfoirés ! grogne une autre voix, ils ont démoli la palissade.

Fabien sort des débris en serrant précieusement son butin, il met le calibre dans sa poche sans le lâcher, prêt à arroser le premier qui s'approche. Les premiers pas, il garde le bonnet abaissé, puis, voyant la pluie redoubler de force, il le remonte. Il ralentit alors, rassuré de voir qu'aucune voiture ne freine : l'alerte n'a pas encore été donnée. Le temps que tout le monde se réveille, ils seront déjà porte de Saint-Ouen.

Le trajet pour rejoindre Serge lui paraît long. Il regarde sur le côté, s'étonne d'avoir dépassé le tabac. Il revient en arrière, reconnaît les fenêtres ouvertes abritant la pendule qui marque maintenant treize heures quarante. Putain ! J'ai l'impression d'avoir passé des heures dans ce chantier, soliloque-t-il, sans réaliser tout de suite l'évidence. Les deux voitures n'ont pas bougé, seule la moto manque.

Stupidement, il se penche, inspecte sous les voitures, au bord de l'éclat de rire nerveux. Il se relève, regarde à gauche, ne voit que des gens fuyant la pluie, regarde à droite, là aussi des passants, mais ceux-ci lui font signe avec la main. Un type en bleu de travail au milieu de la rue le pointe du doigt. Non loin de là, il entend le rugissement d'un moteur assez puissant, sûrement une moto de grosse cylindrée. Une main serrant son automatique, la sacoche dans l'autre, il entame cette fois une course folle.

Au hasard, il bifurque à droite, se retrouve essoufflé devant un petit parc, s'apprête à en faire le tour lorsqu'il aperçoit l'enseigne de police. Bizarrement, cette vision

À coups de crosse

l'apaise ; il coupe finalement à travers le jardin désert et se retrouve boulevard Saint-Antoine. Son pas se fait plus tranquille. Il jette son bonnet dans le caniveau, et, bien qu'il pleuve toujours, enlève son imper, le met sur son bras, recouvrant ainsi la sacoche. Mêlé à la foule, il se sait désormais en sécurité et laisse échapper un soupir de soulagement en voyant le monument de la Bastille.

– Bordel, j'le crois pas ! Il s'est fait la malle l'enculé ! marmonne-t-il. J'me tape tout le boulot et l'autre me plante...

Des passants s'écartent de lui. Il se rappelle alors son visage éclaboussé, le goût de sang dans sa bouche. Il se repasse la scène, tout ce qui aurait pu mal tourner pour lui. Même ces trimards du chantier, s'ils l'avaient attrapé, ils auraient pu le défoncer à coups de pioche.

Au final, quelle que soit la somme qu'il en tirera, il est déçu de l'opération. Aimant agir en solo, il estimait jusqu'ici avoir assez d'expérience pour dédaigner ces mêmes, Gérard, Mario, Daniel, qui rêvaient pourtant de bosser avec lui. Pourquoi ne pas monter cette équipe finalement ? Il aurait même emmené Gérard aujourd'hui, si la fascination évidente de ce dernier pour les armes ne l'avait pas effrayé au dernier moment. Tout à ses réflexions, il passe sans les voir devant deux policiers en uniforme qui ont l'air de surveiller les gens sortant du métro. Quand il les remarque enfin, il s'écarte discrètement et fonce droit sur le premier taxi de la file attenante.

– Saint-Lazare ! lance-t-il au chauffeur en s'asseyant.

Jacques Eisenbarth

Enfin au chaud, il se laisse gagner par une douce euphorie. D'ici une heure, il sera chez lui : avec un peu de chance, Carole sera partie faire les courses, ce qui lui laissera le temps prendre une bonne douche, et la possibilité de la surprendre agréablement à son retour.

Il n'est que seize heures trente en ce début de novembre 1968, et on a l'impression qu'il va faire nuit d'une seconde à l'autre. La pluie vient de cesser, le vent prend le relais pour gâcher cette fin d'après-midi. La place du Châtelet est animée malgré la grisaille qui plombe l'atmosphère.

– Tu es sûre que tu veux aller bosser ? demande Gérard.

Assise sur le banc encore mouillé, elle lève ses beaux yeux bleus puis ferme les paupières. Réalisant sa bourde, Gérard se pince les lèvres. Des gens passent, la plupart se hâtent, tête engoncée dans le manteau, pour disparaître dans la bouche de métro, mais quelques-uns leur jettent un coup d'œil appuyé. Une petite brune jolie comme tout, les cheveux coupés à la garçonne, avec un beau gaillard campé devant elle, cela attire le regard. Ils font penser à un couple en séance photo.

– Ils ont jamais vu une gonzesse assise sur un banc, ces connards ? râle Patricia.

Gérard se retourne, hausse les épaules, se retient comme d'habitude d'exprimer ce qu'il pense. Même assise dans le froid avec son petit ciré noir, Patricia garde toute la

sensualité de ses vingt ans, rehaussée par un petit nez bien droit, une bouche aux lèvres charnues qui couvrent des petites dents blanches et régulières.

– Tu n’as pas froid ?

Elle hoquette, un tic de colère presque imperceptible qui n’échappe pourtant pas au garçon. En temps normal, même avec de hauts talons, son mètre soixante lui permet tout juste d’appuyer sa tête contre l’épaule de Gérard : sur son banc, elle paraît minuscule.

– Je vais bosser, se décide-t-elle à répondre, et j’y vais avec le cul mouillé.

Gérard regarde au loin dans la direction de la rue Saint-Denis. Il se dandine d’une jambe sur l’autre, observe les bus aux vitres embuées, croise le regard insistant de certains passagers.

– Y en a peut-être qui m’envient ? se dit-il.

Pour lui, il n’y a que l’ouvrier ou le pauvre pour se payer le bus, en général passager solitaire ; selon l’horaire, la chance varie : être assis, ou pouvoir regarder le paysage. Il reporte ses yeux sur Patricia, estime qu’ils vont bien ensemble. À vingt-deux ans, il a le physique musclé d’un boxeur régulier : un mètre quatre-vingt-cinq, très large d’épaules, des cheveux bruns ondulés et des yeux noirs, une dentition forte et solide lui conférant une certaine personnalité.

– Dis, t’arrête de te trémousser comme ça, on dirait que tu vas entamer un combat !

Ignorant la remarque, Gérard souffle :

– T’iras un autre jour...

À coups de crosse

Elle ferme un œil, le fixe de l'autre, apparemment radoucie. Elle tapote le banc, une invitation qu'il accepte avec un plaisir évident.

– C'est froid, constate-t-il.

– Plains-toi ! Moi je n'ai pas de culotte !

Elle pointe son petit menton vers lui pour mieux le voir.

– Passe ton bras autour de mes épaules, sans me serrer.

Il s'exécute, oubliant bus, voitures, passants, tout à ce petit bout de femme frissonnante qu'il entoure de son bras.

– C'est le froid qui te fait trembler ?

Elle sourit, les deux mains posées bien à plat sur ses cuisses. Dans leur dos, la rue Saint-Denis, son lieu de travail. Devant, au-delà du pont, le quartier Saint-Michel.

– Tu sais quoi ? demande-t-elle sans le regarder.

Sa main droite chasse une fausse poussière qui se serait déposée sur son Levis.

– Dis-moi...

– Je sais même pas ce qu'il y a de l'autre côté du pont !

Patricia sent un raidissement dans le bras qui l'enserme, et laisse échapper un sourire.

– On peut s'aimer à la folie, se comprendre au moindre mot, mais le rêve n'appartient qu'à celui qui le fait, déclare-t-elle sentencieusement.

– On n'a qu'à le traverser ce pont ! Tu sauras ce qu'il y a après, se borne-t-il à répondre.

Il se penche légèrement, fixe les yeux de Patricia, ses lèvres, et, l'attirant contre lui, tente de se rattraper :

Jacques Eisenbarth

– Je sais ce que tu veux dire, murmure-t-il.

– Je tapine depuis deux ans dans cette rue, m’assieds régulièrement sur ce banc, peut-être qu’un jour je tournerai le dos au pont et irai voir ce qu’il y a derrière.

Ses rêves, Gérard ne veut pas y pénétrer. Depuis un an qu’ils habitent ensemble, chaque jour est vécu comme étant le dernier. Lorsqu’il l’a connue, elle était déjà ce qu’elle est. Et alors? Faire la pute et être pute sont deux états différents. Pour lui, c’est une question de moment précis dans la journée, c’est tout.

Elle retrousse légèrement son nez.

– Tu sens toutes ces odeurs?

Il l’imite, renifle bruyamment.

– En plus des tuyaux d’échappement, je crois que je sens la flotte, la Seine, rectifie-t-il.

– C’est ça, approuve Patricia.

Gérard se penche pour caresser le genou de la jeune femme.

– Calme-toi! le douche-t-elle. Et le fameux vent de liberté qui souffle de là-bas! Tu ne le sens plus?

Il se rembrunit à l’allusion. Mai 68 devait les rendre riches, lui et ses trois associés, mais il vivote toujours de petits boulots, de cambriolages minables.

Elle lui prend la main, la ramène sur sa cuisse.

– Mon pauvre, la Révolution, elle a oublié nos quartiers...

Elle éclate d’un rire sincère qui fait se retourner une femme dont l’enfant, dans les dix ans, ne veut plus avancer. La mère donne une taloche au même et le tire par le bras.

À coups de crosse

– C'était un truc de bourges, une révolte pour les intellos.

La petite main de Patricia blottie dans sa grosse paluche accapare le fil de sa pensée : Gérard scrute ses doigts fins aux ongles rongés.

– Lorsque tu parles comme ça, je crois entendre Mario.

– C'est vrai, admet-il, c'est des trucs comme ça qu'il dit, d'autant que lui, son CAP, il a dû le passer en maison de correction. Enfin, c'est que je crois... À vrai dire, il aime pas trop aborder le sujet.

– Tu as très froid ? s'inquiète Patricia.

– Ça va, mais toi ? En plus, sans ta culotte, chuchote-t-il, songeur.

Elle pince les lèvres, l'air sévère, écarte légèrement les genoux, déclenchant chez Gérard une sorte de plaisir qui le fait trembler un peu plus.

– Quand je porte pas de culotte, ça me fait comme si je travaillais en permanence, dit-elle en resserrant finalement ses jambes l'une contre l'autre.

Il secoue doucement la tête, fait celui qui n'est pas dupe. Doucement, Patricia s'écarte.

– Mon chéri, tu te lèves gentiment et tu vas prendre ton métro... Je suppose que tu as entraîné ?

– Pas ce soir.

Avant de se lever, il la presse contre lui, embrasse ses cheveux humides, dérape sur son oreille. Le bruit du ciré crissant au contact de son blouson rompt le charme.

– J’essaierai de pas te réveiller, murmure Patricia.

Sans répondre, il se lève et se dirige vers le métro. Il se hâte sous le crachin, la rage au cœur cependant de ne pas pouvoir se retourner pour la regarder. Avec elle il le sait, s’il n’est pas content, c’est à lui de partir. Elle a sa vie, rien ne l’oblige à être là où elle est, ni à faire la pute.

Il suit le flot empressé de voyageurs, entend les rames qui arrivent et repartent, un sacré trafic. Il se tient sur la droite, avec le plus gros de la foule. Ce qui le dérange, c’est cette odeur bizarre, même celle de la salle où il s’entraîne est moins désagréable. Cette pensée le ramène à Patricia. Après l’entraînement, il lui arrive de revenir avec des bleus. Elle y est assez sensible, s’inquiète de la brutalité de ce sport.

Aucun doute, je l’aime, réalise Gérard qui, depuis un moment déjà, suit une grosse blonde l’empêchant de passer. Cela l’énerve, il a envie de la pousser et de fuir. Il reste une quinzaine de mètres avant qu’il ne tourne à droite et le bruit des talons, le frottement des vêtements, accentuent l’absence totale de conversations. En cet instant précis, il aimerait entendre des gens rire, parler, cela l’aiderait à chasser des pensées qu’il ne parvient pas à repousser, des affaires à venir, des plans préparés sans trop y croire. Son bras frôle le carrelage blanc de la paroi, ses yeux suivent les lignes, lui donnant l’impression d’aller plus vite.

– Ça ramollit l’amour, dit-t-il à voix haute.

Braquer ne le dérange pas : avec ses amis, ils n’ont pas arrêté de le faire. Enfin, d’y penser, de projeter ! Les événements de cette année ont finalement contrecarré leurs

À coups de crosse

plans ; or, plus il y avait d'empêchements, plus ils étaient impatients d'agir, de casser. Grandissant sournoisement, son amour pour Patricia diminue d'autant son envie d'action. Son bonheur, c'est elle ; il y a quelques minutes encore, il touchait cette réalité. Se retrouver maintenant dans le métro où tout le monde tire une tronche d'enterrement, l'angoisse. Au hasard, il dévisage rapidement ceux qui l'entourent : dire que chacun d'eux a une histoire, un passé, un avenir, ça paraît quand même impossible, merde ! se dit-il. La grosse blonde se retourne en lui jetant un coup d'œil assassin, elle accélère le pas et répète son manège jusqu'à ce qu'il puisse enfin tourner à droite.

Il va falloir y aller, continue Gérard toujours à ses réflexions, l'essence ne manque plus. L'année 1968, c'est la bonne !

Il grimpe dans le métro, est presque porté par la foule qui se rue vers les places assises. Le bruit des portes se refermant lui fait prendre conscience qu'il a été poussé contre le fond de la voiture de seconde classe. Devant lui, un chignon d'une couleur indéterminée lui chatouille le nez. Il compte neuf stations jusqu'à Télégraphe, ça devrait aller vite. Quelques conversations animent enfin le wagon ; il cherche du regard une tête un peu plus sympathique que les autres, puis laisse ses pensées repartir vers Patricia.

Le sport lui a appris une certaine humilité, surtout à ne pas juger les autres, encore moins ceux qu'il aime. Au début se souvient-il, il s'était méfié de ses propres réactions, craintes vite envolées à la vue de ses seins, à la lourdeur accentuée par sa petite taille. L'odeur et la sensation de

Jacques Eisenbarth

la peau de Patricia contre lui l'avaient transporté dans un autre monde, à croire que c'était la première fois qu'il touchait une femme, comme si ses formes pouvaient épouser chacun de ses désirs. Elle faisait la pute et alors ?

Le bruit du métro sur les rails le ramène au présent, où une femme est pressée contre lui par les autres passagers. Celle-ci n'a pas de chignon, il ne s'est même pas rendu compte du changement. À la station suivante, il descend, vérifie machinalement qu'il se trouve bien à Télégraphe, opte pour les escaliers qu'il grimpe trois par trois. Les mains dans les poches, il descend la rue de Belleville pour rejoindre la rue Haxo où l'attendent Mario et Daniel. Les lieux sont tristes et mal éclairés, et les phares jaune sale des voitures n'arrangent rien.